Publication de la société slave de Paris.



LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS,

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX

DES PEUPLES DE L'EUROPE ORIENTALE,

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé. . .	10 c.	**Pour la province et l'étranger :**	
Pour Paris :			
Trois mois.	1 fr. 25	Trois mois.	2 fr. 50 c.
Six mois.	2 50	Six mois.	5
Un an.	5 »	Un an.	10

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressés à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'École de Médecine, à Paris.

3e Année. — Numéro 11. — 17 Mars 1850.

Des fruits de l'antagonisme des races
DANS L'EUROPE ORIENTALE.

Avant 1848, les idées de réforme faisaient par toute l'Europe la principale force des patriotes contre le mauvais vouloir des gouvernements. Alors, les deux principes de la réforme sociale et de la nationalité marchaient de front. C'est ainsi qu'on voyait toute la presse libérale de France soutenir avec une égale ardeur la cause démocratique et la cause des peuples opprimés. Personne ne se doutait encore que ces deux causes pussent se séparer jamais.

La conséquence de cette salutaire direction de l'esprit public fut qu'en 1848, toutes les nations se sentirent sœurs et solidaires ; et le despotisme usé tomba partout comme par enchantement. Jetés hors de leurs gonds par la révolution triomphante, et forcés pour se sauver, de capituler avec l'esprit de réforme, les cabinets déployèrent alors tout ce qu'ils avaient d'intelligence et d'astuce contre l'esprit de nationalité. Ils proclamèrent bien haut que pour avoir l'un de ces biens il fallait renoncer à l'autre, et ils réussirent à en persuader leurs peuples. C'est surtout en Allemagne que cette tactique eut un accablant succès. Les diplomates germaniques obtinrent pour auxiliaires de leur œuvre infernale presque tous les professeurs et les idéologues députés à la diète de Francfort, qui, après bien des débats, se contentèrent de decréter emphatiquement, sous le titre de *grundrechte*, les nouveaux *droits de l'homme* et du citoyen teuton.

Cette trompeuse et vaine concession des conservateurs au parti de la réforme sociale, détermina ce parti à faire à son tour, aux trônes, un sacrifice bien plus important, celui du dogme politique de la solidarité des peuples ; dogme que le congrès de Francfort blasphêma le premier, en déclarant la Poznanie partie intégrale de l'Allemagne. Par ce fait violent, la guerre des races se trouva déclarée ; et elle se poursuivit de la part des vainqueurs avec un acharnement barbare. Elle passa de Pozen et de Prague bombardées dans les plaines de Hongrie, où elle atteignit une intensité effrayante. Cette même question de prédominance de race fait également échouer la lutte politique. Milan et Venise se laissèrent énivrer d'une haine aveugle contre les Slaves de Dalmatie et de Croatie, dont un grand nombre voulait seconder l'Italie, mais à condition que celle-ci reconnût leur nationalité. Loin d'y consentir la république de Venise reclamait la Dalmatie à titre de pays italienisé, juste comme les démocrates allemands reclament le duché de Pozen et la Bohême.

Cet antagonisme entre les races a eu pour résultat de relever partout le despotisme. Reprenant bien vite son vieux système, l'Autriche a favorisé les uns aux dépens des autres. Ceux qui renonçaient à leur nationalité, eussent-ils même été démocrates, sont devenus, de la part des diplomates de Vienne, l'objet de ménagements infinis. Les *grundrechte* (droits fondamentaux) avec les institutions qu'ils entraînent, machiavéliquement concédés aux Allemands, ont été refusés à la plupart des pays slaves, sous prétexte qu'ils n'en veulent pas, et qu'ils poursuivent un autre but, incompatible, dit-on, avec ces droits, le but de la nationalité. Par là l'Autriche a su diviser et parquer plus que jamais les troupeaux humains qu'elle tond et qu'elle exploite. Par là elle est redevenue assez forte pour contrebalancer l'Allemagne entière. Ainsi s'explique son audacieuse protestation contre la diète d'Erfurt, qu'elle refuse de reconnaître comme diète allemande.

Qu'est-ce qui donnerait à l'Autriche, si elle n'avait pas ses bras slaves, l'énergie d'aller poursuivre le rêve libéral du

pangermanisme jusque dans ce refuge désespéré d'Erfurt? Mais, grâce aux bras de ses terribles Croates, la protestation autrichienne a été un coup de foudre pour les constitutionnels allemands. L'Autriche, il est vrai, n'a été en ceci que l'instrument bien humble et bien soumis de la Russie, qui a joint à la note de Vienne une protestation d'une bien plus haute portée, et dont le sens est celui-ci : Les *grundrechte* resteront garantis aux Allemands, à condition qu'ils renoncent à former jamais une unité nationale; sinon non! Ainsi ces avides Teutons, conquérants d'une moitié de la Slavie, se voient enlever, par un conquérant plus fort qu'eux, ce doux trésor de patriotisme et de nationalité dont ils veulent dépouiller les autres races. Pour conserver leurs esclaves, ils doivent eux-mêmes tendre le cou à la chaîne que leur apportent les deux empereurs.

Constatant ce châtiment si mérité de l'Allemagne, et l'impossibilité d'existence du congrès d'Erfurt, la *Süd-Slawische zeitung* écrit : « Nous plaignons de tout notre cœur et les Allemands et le roi de Prusse; les Allemands, parce qu'après deux ans de grand tapage révolutionnaire, ils sont ramenés au point d'impuissance où ils étaient il y a trente-cinq ans; et Frédéric-Guillaume, parce qu'en dépit de son talent théâtral extraordinaire, il se voit forcé de démonter successivement lui-même tous ses drames. Si ce roi aventureux avait vécu au temps des troubadours et des chevaliers errants, il eût certainement créé des œuvres durables, des institutions tout à fait *romantiques* ou *germano-chrétiennes*. Mais dans ce siècle positif et calculateur, le roi de Prusse avec son replâtrage féodal de pairie héréditaire, n'a su que dicter l'arrêt de mort et graver l'épitaphe sur la tombe du peuple allemand. De toutes les phases si multipliées de la révolution chez ces oppresseurs du slavisme, il résulte pour nous autres Slaves cet enseignement, que le triomphe du germanisme est devenu une chimère, que son hégémonie n'est plus à craindre pour nous. La Russie parle et l'Allemagne obéit. Comment des tyrans asservis dans leur propre foyer par de mains étrangères pourraient-ils incliner nos fronts libres? Bientôt pour les *Chvabi* l'orient slave deviendra ce qu'étaient les raisins pour le renard de la fable... Nous le disons à regret, l'histoire n'aura point de larmes pour l'agonie d'un tel peuple. »

Qui peut inspirer aux Slaves un si fier dédain vis-à-vis de leurs maîtres teutons, si ce n'est l'appui des Russes, et la certitude que ce brutal antagonisme entre les races ne peut conduire qu'au triomphe définitif de la plus nombreuse des races européennes, de celle des Slaves? Mais pour cela il faudra que les diverses nationalités slaves se fondent toutes dans l'unité russe. On n'y arrivera qu'en étouffant l'esprit français non-seulement sur le Danube et la Vistule, mais en France même. De là ce conseil attribué à M. de Metternich, dans une lettre censée écrite par lui à Windischgrætz : « Il faut que les démocraties italienne, allemande et slave apprennent à mépriser la France, et aspirent à se venger de tous les affronts qu'elles en ont essuyés. » Alors le cercle de fer de la coalition pourra étreindre la France elle-même et avec elle l'avenir du monde. Voilà où nous aura mené notre fatal dédain pour les nationalités de second ordre. C'est l'antagonisme des races qui, en les asservissant les unes par les autres, a centralisé presque toute l'Europe orientale sous le sceptre austro-moscovite. C'est ce même antagonisme qui amène aujourd'hui pour l'occident le danger de l'invasion, comme pour lui faire expier son culte de la force et son mépris des nationalités faibles.

Les plaintes de la race slave au XIXe siècle.

EXTRAIT D'UN POËME SERBE, DE LUBOMIR NENADOVITJ (1).

Le génie de la race slave s'appuie tristement sur un roc des Karpathes. Les cheveux épars, les flancs sillonnés de blessures saignantes, il regarde le soleil qui illumine toutes les familles humaines, et il s'écrie dans sa douleur :

Brûlant soleil du 19e siècle, toi que les destins appellent à devenir l'astre de la race slave, toi mon soleil à moi, pourquoi ne me reconnais-tu pas? Pourquoi enveloppes-tu ton fiancé de si lugubres ténèbres? Tu as éclairé successivement les monarchies de Cyrus et d'Alexandre; tu as échauffé les républiques de la Grèce et de l'Italie. Tu as illuminé à la suite les unes des autres toutes les grandes nations de l'univers; puis elles sont retombées dans la nuit. C'est maintenant notre aurore qui se lève. C'est notre tour d'élever sur le trône du monde notre race et notre langue antiques, plus antiques même que les cîmes des Karpathes. Car dès les temps anciens les fils de la Slavie agissaient, et d'autres races arrogantes s'attribuaient les fruits de l'activité slave....

Mais ce n'est pas de tout ce passé que je viens me plaindre à toi, astre brûlant de ce siècle. Enfin tu vois notre gloire et nos forces! Ce que je déplore c'est uniquement nos discordes, qui poussent depuis si longtemps les Slaves à s'exterminer entr'eux... C'est là la plaie qui paralyse toute notre destinée. O soleil de cette terre, tu as vu bien des prodiges... De Caïn à Metternich, tu as vu bien des fléaux de la société : tu les as éclairés et tu les as vu périr. Mais aujourd'hui que de meilleurs temps sont venus, juste soleil, comment peux-tu continuer d'éclairer les plus grands crimes que la terre ait encore vu, ceux de ces trois puissances maudites qui pèsent sur l'Europe centrale.

Quatre fois déjà ces puissances se sont partagé la Pologne, dont elles ont fait un désert Elles en ont dispersé au loin les héroïques citoyens, réduits à errer par le monde comme des nomades sans foyer. Le guerrier polonais n'a plus que deux alternatives : verser son sang pour des causes étrangères, et jeter ses os dans des tombeaux situés à plusieurs mois de marche de sa frontière; ou bien s'enfuir à travers l'Océan, pour aller disputer dans les solitudes du nouveau monde, un coin de terre au tigre et à la hyène, devenus moins hostiles pour le proscrit de la Vistule que les états civilisés de l'Europe...

Où est-il le Polonais qui recule devant la mort, s'il peut espérer de contribuer par son sang à alléger le sort de ses

(1) Intitulé dans l'original *Slavenski vila*, ce poème parut en 1847 au moment où l'abolition violente de la république de Cracovie, et son incorporation à l'Autriche, excitaient l'indignation de tous les Slaves. Ce poème, après deux ans, a revêtu une actualité plus vive encore qu'au moment où il parut. C'est pourquoi nous avons cru devoir en reproduire ici les morceaux les plus saillants.

frères! Ce n'est pas la vie pour eux, c'est la justice pour leur patrie que ces braves réclament par tout l'univers. C'est pour la liberté de leurs frères slaves qu'ils languissent en France depuis 19 ans dans la misère, qu'ils se cachent persécutés, sur le Rhin, en Afrique même et jusque chez les Tcherkesses.

O ma Pologne, ta chute a été profonde. Du moins si tu étais tombée sous les coups des Tatares ma douleur serait moins amère. Mais tes bourreaux ont été les trois grandes puissances chrétiennes, les trois tyrans du monde civilisé. Autriche maudite, que t'ont donc fait les Slaves, pour que tu te montres si avide de leur sang? Si tu n'avais pas eu de Slaves dans ton empire, il y a déjà longtemps que tu serais au tombeau. Qui a repris tes frontières sur les conquérants turcs? N'est-ce pas le Serbe, dont tu foules aux pieds maintenant la nationalité?

Que t'avait fait mon frère le Tchekh, pour que tu dévastes ses villes, et que tu lui enlèves sa langue même? Quand tu étais encore jeune et faible, la Bohême plus puissante que toi, pouvant t'absorber, te couvrait au contraire des ses ailes protectrices. La Pologne aussi t'a rendu autrefois la vie qui t'échappait... En retour de ces bienfaits, tu l'as chargée de chaînes, elle et toutes ses sœurs, la Moravie, la Slovakie, la Croatie; toutes les contrées qu'arrosent les torrents du Tatra, tu les as asservies. Enfin dans nos dernières années, que t'avait fait la petite république cracovienne, cette dernière étincelle d'une longue vie de gloire? Pourquoi encore t'en emparer?... Le sceptre d'Otak r, la couronne de Saint-Etienne, toutes les mines d'or transylvaniennes et les ports superbes de l'Illyrie, sont donc encore trop peu pour toi, ô Judas slave!

Tu t'es composé avec des dépouilles slaves presque tout ton empire; tu es sortie du sein de la Slavie, et maintenant tu renies ton origine. Sobieski en délivrant Vienne ne faisait que réchauffer dans son sein le serpent au venin mortel pour sa patrie. La Pologne ne t'a tirée de la tombe, que pour y être jetée à ta place. Mais penses-tu que les Slaves ne sauront pas enfin te faire trembler à ton tour? Crois-tu que la Pologne ne réussira pas un jour à te châtier de tes forfaits? Quand elle s'étendait de la Baltique à la mer Noire, alors elle refusa de te faire ce que tu lui fais aujourd'hui dans sa faiblesse... Tremble! car ma Pologne n'a pas encore terminé sa mission.

Toi, sœur puinée du slavisme, colossale Russie, qui domines des mers du Japon à la Néva, et de l'Océan glacial au Danube, voudrais-tu toi aussi tenir avec nos ennemis, et fonder, comme eux, ta grandeur sur la servitude? Si tu étais d'une grandeur moins monstrueuse, tu serais moins maudite, et le monde entier pourrait t'aimer. Sois généreuse autant que tu es forte, et tous les Slaves oubliant le passé écouteront tes conseils, et formeront avec tes enfants une seule famille de frères. Mais telle que tu es, tu nous épouvantes tous... Si la Serbie ne t'avait pas appelée sa mère, serait-elle retombée une seconde fois sous le joug. Sans toi la Pologne aurait depuis longtemps chassé loin de son sol les *Chvabi*, et purgé le Slavisme de leur influence. Si dans ta soif insatiable d'agrandissement, tu n'as pas encore assez de contrées sous ta loi, franchis l'Ararat, déborde sur l'Asie, envahis la Chine. Mais n'attaque pas, n'asservis pas tes frères....

Le monde entier connaît le serpent à trois têtes, qui a dévoré ma Pologne. Cette trinité de l'enfer regarde le monde entier comme sa proie: elle ne vit que pour écraser partout les faibles, et dérober le bien d'autrui. Conquérants perfides, l'histoire vous a dévoilés, l'avenir n'est pas pour vous. Au temps où les Mongols l'incendiaient et la foulaient aux pieds, ma pauvre Pologne ne souffrait pas de la tyrannie des khans autant qu'elle souffre aujourd'hui de celle des rois chrétiens.

Où donc est la liberté slave? Où a-t-elle pu trouver un champ d'asile? Elle l'a trouvé dans le monde barbare, dans les limites de l'empire du croissant. Oui, ma douce Serbie, tes vallées sont encore libres, et dans ces vallées les cabanes de tes fils sont demeurées pures. Mais le reste de la Jugo-Slavie, des Balkans bulgares à l'Adriatique, gémit dans les fers... Ainsi toi seule, pauvre Serbie, au milieu de cet océan de servitude, tu brilles comme une oasis, éclairée des chauds rayons de la liberté. Fais donc, ô mère des Serbes, ce qu'attend l'esprit du siècle, ce qu'espèrent de toi tous nos frères opprimés d'Orient et d'Occident. Rappelle-toi ta gloire passée, Duchane et sa race impériale, et les héros de Kossovo, Lazare, Miloch Obilitj, Marco le fils des Krals.

Montenegro, c'est surtout derrière tes rochers que peut respirer une âme slave. Quand la liberté dut s'enfuir de toutes les vallées de langue serbe, elle se réfugia sur tes cîmes d'où elle n'a plus été chassée. Toutes tes sœurs, ô montagne libre, végètent à tes pieds dans une paix humiliante. Toi seule en guerre éternelle avec nos ennemis d'autrefois, tu veilles nuit et jour pour nous. Ce ne sont pas les Ottomans seuls, les Grecs, les Vénitiens, les Français, vainqueurs du monde, tous ont du reculer devant tes rochers et tes carabines. Gloire et boulevard de notre nationalité, continue de la défendre, comme tu fais depuis des siècles, contre tous les étrangers quels qu'ils soient. Le moment approche où ta tâche te sera allégée par le concours de tous tes frères serbes, réunis en un seul corps moral.

Alors vous serez vengés, héroïques martyrs du Slavisme, Jijka, Lazare, Kosciuszko! Alors les quatre couronnes d'épines de ma race pousseront de nouvelles fleurs. Auprès de la Iugo-Slavie, la Bohême et la Pologne renaîtront; et la malheureuse Russie, cessant d'être une terre d'esclavage, s'unira fédéralement aux autres états Slaves, par un pacte garantissant leur réciproque indépendance, et leur fraternelle égalité. Cessez donc, mes enfants, de vous entredétruire; n'ayez plus qu'un cœur et qu'une âme. C'est moi, votre jeune muse, moi jeune comme vous même, qui vous appelle à la gloire et à une immortelle renommée. Notre race désormais a vaincu les destins. Elle est impérissable comme l'humanité.

A ces mots, la vila, illuminée d'un éclat nouveau, essuye les larmes de ses yeux. Elle se tourne vers le soleil, antique confident de ses douleurs séculaires, et le prend comme témoin de l'avenir qu'elle attend. Puis elle s'incline du haut des Karpathes, planant du regard sur toute la Slavie. Sous ce regard vivifiant la terre affaissée tressaille de joie; le ciel som-

bre devient serein. Les oiseaux commencent à chanter plus gaîment, les fleurs versent des parfums plus suaves, et les torrents coulent avec un murmure plus doux à travers une verdure plus fraîche. Car le soleil des Slaves inocule à tous les êtres une nouvelle fécondité : et la nature entière redit d'échos en échos Slava ! Slava ! Slava !

NOUVELLES.

Russie et Allemagne.

Les bruits de guerre des monarques contre la démocratie continuent d'agiter la presse européenne. Mais il est remarquable qu'en France les journaux les plus conservateurs s'accordent tous contre l'étranger, pour le cas où il méditerait une nouvelle invasion. Tous prennent le parti de la Suisse, où les alliés affectent de vouloir reporter le système fédéral de 1815, détruit par la guerre du Sonderbund. « Comment, s'écrie l'*Ordre*, depuis l'attentat de Cracovie, peut-on invoquer sans rire les traités de 1815 ? Si on ne les juge pas bons sur le Danube, le sont-ils davantage sur le Rhône ?... Est-ce à la France même qu'on s'attaque ? Alors on l'attaque dans des conditions politiques et militaires admirables. On l'attaque, unie à l'Angleterre, qui vient d'accepter ses bons offices en Grèce, à l'Angleterre qui n'a plus d'autre alliance, après l'expédition grecque, que l'alliance française. On l'attaque couverte par les montagnes et les 80,000 hommes de la Suisse, au nom de laquelle elle accepte la guerre ; par la Belgique, que l'alliance anglo-française entraîne ; par le Piémont qui a à prendre sa revanche de Novare. C'est assez mal choisir son temps. Il y a plus : en attaquant la France, on attaque la révolution... que nous avons subie ; et vers laquelle les Allemands et les Slaves sont en train de marcher à leur tour. Ce n'est pas quand on a la province rhénane, le Wurtemberg et la Saxe à ses flancs, ce n'est pas quand on a la Hongrie, la Bohême et l'Italie sur la gorge qu'on peut ainsi se donner le passe-temps de s'en aller en guerre contre la Révolution : c'était bon il y a soixante ans, lorsque le monde croyait à la divinité des rois ; mais aujourd'hui... »

—Les protestations de l'Autriche et de la Russie contre la diète d'Erfurt mettent le cabinet de Berlin dans le plus grand embarras. Ainsi, les despotes se paralysent entre eux et détruisent mutuellement leurs propres œuvres.

— La diète d'Erfurt qui s'annonçait avec tant de fracas comme l'organe de la grande unité allemande, semble être un parlement mort-né. Un nouveau traité conclu entre le Wurtemberg, la Bavière et la Saxe, d'accord et à l'instigation de l'Autriche, prétend à l'honneur de trancher le nœud gordien avant la diète teuto-prussienne d'Erfurt. Ce traité stipule que l'assemblée nationale allemande sera composée de 300 membres, dont 100 pour l'Autriche, 100 pour la Prusse, et 100 pour les autres états de la confédération. Cette assemblée devra voter la nouvelle constitution fédérale, destinée à remplacer le pacte de 1815. Le gouvernement fédéral sera formé par sept membres, délégués des sept états suivants : Autriche, Prusse, Bavière, Saxe, Hanovre, Wurtemberg, Hesse électorale et Hesse grand-ducale. Malgré tout ce qu'à encore de fictif une pareille organisation, l'Autriche compte bien, à l'aide de ce traité, réduire à néant le parlement d'Erfurt.

Pologne, Turquie et Serbie.

La conduite des Polonais, en Hongrie et en Turquie, trouve de plus en plus des approbateurs parmi les Slaves. Un de nos correspondants nous raconte, de Belgrad, les conversations des chefs serbes à ce sujet. L'héroïque Kniitchanin, le plus redoutable adversaire de Bem, se plaignait dernièrement à la cour de Serbie, que les Polonais en Hongrie eussent tenu pour les Maghyars au lieu d'être contre eux. Mais Elie Garachanin et les vrais patriotes serbes ont répondu que l'émigration polonaise, par l'intermédiaire du plus influent d'entre ses chefs, s'était d'abord adressée au patriarche Raïatchitj, pour s'entendre avec lui sur les moyens de confédérer ensemble les Slaves de Hongrie et les Maghyars. Une bonne parole de Raïatchitj aurait mis, disent les Serbes, les Polonais de notre côté ; et avec leur aide, tenant le nord en échec, nous aurions pu nous délivrer à la fois et de l'Autriche et de la Russie.

— Pendant que les Prussiens rêvent d'anéantir à Pozen la nationalité polonaise ; en Saxe, un débris de cette nation depuis longtemps détaché de sa souche, les Sorbes lusaciens viennent, au grand étonnement de l'Allemagne, prêter mainforte à leurs frères de Silésie et de Poznanie. Quoiqu'il ne compte que 44,000 âmes, ce peuple autrefois si puissant des Sorbes, n'a point perdu la conscience de son origine slave. Il a fait valoir ses titres par ses représentants à l'Assemblée nationale de Dresde, qui réclament énergiquement en son nom des juges, des instituteurs et des magistrats municipaux versés dans la connaissance de sa langue. Cette demande, quelque modérée qu'elle fût, a eu contre elle la majorité de la chambre. Mais les Sorbes et leurs frères slaves en prendront acte, pour s'en souvenir au besoin.

— Un horrible incendie souterrain a dévasté sur une longueur de plus d'une lieue la magnifique saline de Bochnia, qui, avec sa voisine, celle de Vieliczka, forme une des merveilles et des principales richesses de la Galicie. Sans compter des masses de sel brut consumées, la perte des matériaux d'exploitation a été immense.

La Turquie se rapproche de plus en plus de ses sujets non musulmans. En Moldo-Valachie, en Bulgarie, en Bosnie, partout elle enrôle sous son drapeau des masses de volontaires chrétiens. Les anciens honveds maghyars s'échappent par bandes de la Hongrie pour aller offrir leurs bras au sultan. La *Süd-Slawische zeitung* cite même cent Croates du régiment frontière de Gradiska, qui ont ainsi passé à l'ennemi.

— Les Serbes et les Turcs paraissent vivre ensemble dans les meilleurs termes. On nous écrit que le cabinet et le sénat de la Serbie viennent d'adopter le fez ottoman comme partie de l'uniforme national, en dépit du consul Levchin, qui prétendait y substituer le chapeau à trois cornes moscovite.

Autriche et Hongrie.

On parle beaucoup à Vienne des mécontentements d'Ielatchitj. Il serait même, dit-on, résolu à donner sa démission du ban, depuis qu'il n'espère plus décider la cour à tenir les promesses qu'elle lui avait faites au sujet des Iugo-Slaves.

—Les fléaux de la nature se joignent aux fléaux politiques pour accabler la malheureuse Hongrie. Celles de ses villes qui sont situées le long du Danube viennent de souffrir horriblement des débordements du fleuve. Raab, à elle seule, a maintenant 15,000 de ses habitants sans abri. A l'inondation ont succédé, vers la fin de février, des ouragans tels que, sur les grandes routes, ils renversaient les plus lourdes charrettes comme des châteaux de cartes, et allaient briser comme un jouet les voyageurs contre les murs ou les arbres du chemin.

—Dans l'impuissance de résister aux canons autrichiens, les plus compromis d'entre les habitants des bouches de Cataro se sont réfugiés avec leurs familles au Montenegro. Le reste s'est soumis à payer les impôts jusque-là refusés. La paix est donc rétablie sur ce point de l'Autriche, comme sur tous les autres.

— Contrairement aux amnisties jurées, l'Autriche continue d'incorporer à son armée les Honveds partout où elle peut les saisir. Elle en a déjà enlevé près de 100,000. C'est maintenant les gardes nationaux eux-mêmes, et jusqu'aux pères de famille de 50 ans, que la police poursuit et enrôle, sans s'inquiéter de ce que deviendront leurs femmes et leurs enfants. Les maghyars restés les plus étrangers à l'insurrection n'en sont pas à l'abri. Parmi eux le comte Antoine Szapary vient d'être fait simple soldat, malgré les services de ses propres fils, officiers sous le drapeau impérial. La terreur est universelle. Les forêts se remplissent de fugitifs qui se font brigands ; et à la place des Maghyars on attend des colonies allemandes dans les campagnes dépeuplées.

Cyprien ROBERT.

Montmartre. — Imp. PILLOY frères et comp., boulevard Pigale, 48.